

LE PÈRE PEINARD



RÉFLECS HEBDOMADAIRES D'UN GNAIFF

ABONNEMENTS FRANCE

Un An..... 6 fr.
Six Mois.... 3 »
Trois Mois . 1 50

BUREAUX 120, Rue Lafayette. — PARIS

Adresser toutes les correspondances au nom
de l'ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS EXTERIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois... 4 »
Trois Mois.. 2 »

La Grande Mitraillede

RACONTÉE PAR LES BOURGEOIS

ELLE N'EST PAS MORTE !

Foutre non, la Sociale n'est pas morte ! Elle est vivante, nom de dieu, plus vivante que jamais. Les tueurs de 71 avaient pourtant bien cru l'enterrer pour toujours, — là haut, dans un coin du Père-Lachaise.

Thiers, Gallifet et l'affreuse cli-

que, se sont foutus le doigt dans l'œil. Dans les champs fumés avec du sang, le blé pousse mieux : kif-kif pour les idées ! Les mitrailles de 71 n'ont réussi qu'à foutre de la haine au cœur des pauvres bougres.

Vous voudriez, richards, gouvernants, marloupiers et tripoteurs de la haute, que le populo

oubliez vos crimes ? allons donc, vous ne nous avez pas regardés !

Vous avez tué des ouvriers par milliers; vous en avez déporté des dizaines de mille; exilé en telle quantité que ça ne se compte plus.. Pensez-vous qu'on puisse passer l'éponge sur tout ça ?

Ils avaient des femmes, les mitraillés; ils ont laissé des loupiots qui ont grandi la rage au cœur... Et les parents, et les amis, les croyez-vous assez lâches, assez jean-foutres pour oublier ?

Non, mille bombes, ces machines-là ne s'oublient pas. Quant on a eu soit un copain, soit un parent fusillé au coin d'une rue, y a pas à tortiller, faudrait être la dernière des vaches pour passer à cet endroit sans serrer les poings.

Dix-neuf ans ont passé depuis : ce temps a profité au populo, nom de dieu. On l'a vu au 1^{er} Mai, quel chouette coup. Ça a été le commencement de la belle Revanche.

En 71 y avait eu que Paris et quelques villes qui gaillardement piquèrent à leurs casquettes, la cocarde rouge.

Au 1^{er} mai, c'était de partout que les pauvres bougres selevaient, montrant le poing aux richards et faisant risette à la Sociale.

Ca promet, mille bombes ! un de ces quatre matins arrivera le coup de chien.

Ce jour là, nom d'un foutre, j'espère bien qu'on ne sera pas assez daims pour la faire à la générosité.

En 1871, les bourgeois n'ont pas

épargné les parisiens. C'était dans leur intérêt qu'ils travaillaient : ils étaient logiques ! Ils voulaient conserver le Saint-Frusquin chaperd aux pauvres bougres, — pour ça il y avait qu'un moyen, tuer le plus d'ouvriers possible !

Que ça nous serve de leçon : chat échaudé craint l'eau chaude, nom de dieu. Si au prochain coup nous sommes roulés à nouveau, on ne nous épargnera pas.

Ne soyons pas aussi loufoques que jusqu'ici l'a été le populo. Chaque fois qu'il s'est rebiffé et a été victorieux, il s'est endormi sur le rôti. Se sentant fort comme un lion, il a fait grâce à toutes les crapules de la Haute.

Qu'est-il arrivé ? Ces bandits-là se tiraient des pattes vivement et ne voulant pas rester vaincus, manigançaient en sous-main, tant et si bien, qu'ils réussissaient à refoutre la corde au cou du populo. Et turellement, nom de dieu, redevenus les maitres, ils se vengeaient d'horrible façon !

Pourquoi donc le populo ne ferait il pas comme eux ? Ne soyons pas aussi couillons qu'on l'a été jusqu'ici : à la prochaine ne nous laissons pas monter de bateaux. S'agira de rester victorieux. Et pour ça, nom de dieu, faudra faire une sacrée chasse à tous les bandits de la Haute : gouvernants, proprios, financiers, patrons et rentiers.

Soyons à l'œil, nom d'un foutre, il faut qu'à ce coup là, la vieille garce de société en crève.

Ensuite, les populos de tous pays : allemands, italiens, espagnols, autrichiens, français et tous les autres, se donneront la main

et danseront en chœur une sacrée Carmagnole !

La grande purge

Les réacs ont purgé Paris à la Commune. Ça a été plus horrible que tous les massacres des anciens temps.

Ceux qui n'ont pas vu ça, nom de dieu, ne peuvent s'en faire une idée. On se dit bien « y a eu 35.000 fusillés... » mais comme les richards ont intérêt à cacher leurs horreurs, les jeunes n'en savent guère plus long.

On parle bougrement plus du coup d'Etat de Badingue en 1851, qui n'a été que de la gnochette à côté.

« C'est pourtant utile que les jeunes loustics, sachent un peu ce qui s'est passé... » S'est dit le Père Peinard. Aussi j'ai cru bon de foutre sous leurs quinquets une partie des massacres de 71.

Je me suis bien gardé de coller sur le papier ce que j'ai vu ou bien ce qu'ont vu et raconté des types sympathiques aux Communeux. Non ! c'est chez les ennemis, les bourgeois, les mitrailleurs, que j'ai pigé les récits suivants : on ne pourra pas les traiter de menteurs eux !

J'en ai pas foutu bien long, car hélas la place me manque : j'aurais pu en coller dix fois autant. N'importe, mieux vaut peu que rien !

Pour massacrer, les crapules n'attendent pas d'avoir pris Paris : pendant que dure la Commune et le second siège ils se font la main ! Qu'on en juge.

« Le 3 avril, les prisonniers faits près de Châtillon et de Fontenay-aux-Roses ont été fusillés sur le champ (dépêche de l'état major prussien). Le 14 avril, le général Wolf, s'empare à Neuilly d'un groupe de maisons serénisées et passe par les armes tous les communeux qu'il y trouve. » (Guerre des communeux par un officier de Versailles).

Le brave colonel Lochner, commandant le Mont-Valérien, « envoie des bombes et des obus, qui détruisent des quartiers au-delà de la ligne de défense, en tuant plus de 300 personnes inoffensives, dont la moitié se compose de femmes et d'enfants. » (Progrès de Lyon, lettre du 16).

La Liberté dit que le 1^{er} mai à Clamart, « tous les soldats de l'armée régulière qui ont été trouvés parmi les insurgés ont été fusillés sans exception. »

« Quant aux trois cents prisonniers faits au fort d'Issy, le 12 mai, et qu'annonçaient les premiers bulletins officiels, ils n'arriveront pas... et ils n'arriveront jamais. Les malheureux, sauf une cinquantaine, ont été massacrés à coup de balonnettes et à coups de crosses. » (Sonne radicale, cor. particulière de Versailles.)

Le même canard donne des détails concernant la prise du couvent des oiseaux, d'après le récit d'un soldat du 46^e de ligne qui a participé à ce combat... Ceux qui se trouvaient dans le corridor furent d'abord tués à coups de fusils, mais les autres se répandirent bientôt dans toutes les parties du couvent jusque dans les caves. Pour servir de salle en salle, de couloir en couloir, les fédérés portèrent percés par les sabres-balonnettes ou assassinés par les crosses des chassepots, quelques uns cachés sous les lits furent lâchés dans leurs cachettes, ainsi que ceux qui furent saisis

blotés dans les caves... Plusieurs furent cernés dans le parc : désarmés, agenouillés et agitant des mouchoirs blancs en guise de drapeau parlementaire, ils furent tous impitoyablement massacrés. Plus de trois cents gardes-nationaux furent ainsi embrochés à coup de baïonnettes en mois d'un quart-d'heure.

Les journaux étrangers en restent épouvantés; le *Times*, un canard anglais bougrement réac, déclare le 5 mai « qu'on ne peut lire les lettres de Versailles décrivant les boucheries accomplies de sang-froid à Clamart et au Moulin-Saquet sans frissonner d'horreur. » Huit jours avant, le 24 avril, le correspondant de l'*Indépendance belge* écrit qu'à Versailles « il n'entend que des gens parlant de fusiller par ci, de déporter par là; de tel ou tel corps d'armée qui ne font pas de prisonniers; je ne les nommerai pas, dit-il, pas plus que je ne voudrais nommer des officiers qui se vantaient hier d'avoir fait jeter dans la Seine des insurgés blessés. »

C'est du propre, nom de dieu! Que les bandits ne viennent plus nous dire qu'ils sont devenus enragés à l'exécution des otages : mensonge! au mois d'avril les otages se balladaient en liberté.

Passons illico à la *Semaine Sanglante* proprement dite : « Pendant le combat, (qui a duré huit jours), le capitaine Garcin, dit que tous ceux qui étaient pris les armes à la main étaient fusillés, il n'y avait pas de grâce! »

« Lundi, 22 mai, raconte la *Petite Presse*, l'École Militaire a été prise par l'armée et transformée en prison, ainsi que le parc Monceaux, (pris le même jour.)

« C'est là qu'ont lieu les exécutions. Quelques-uns des condamnés montrent autant d'insouciance que d'énergie. Forcés de franchir les cadavres de ceux qui ont été fusil-

lés avant eux, ils les enjambent en faisant une pirouette et commandent eux-mêmes le feu. » « A l'École Militaire on amène continuellement des prisonniers et leur procès est déjà terminé, ce n'est que détonations (*Bien public*). »

Le lendemain, mardi 23, les troupes entrent à Montmartre, « on a décimé la population, sous prétexte de punir les assassins de Clément-Thomas. Quarante-trois hommes, des enfants ont été massacrés. (Int. d'Herpin Lacroix, 6^e conseil de guerre de Versailles). »

Le Moulin de la Galette est pris : deux heures après « deux coups de feu tirés sur les soldats amènent chez un armurier de la rue de Norvins, la découverte de sept fédérés qui sont immédiatement fusillés (*Moniteur universel*). »

« Cent femmes ont résisté à elles seules au premier assaut des troupes : plusieurs ont été tuées ou fusillées sur place (*Voleur*). »

Prise aussi la Madeleine, les insurgés s'y étaient retranchés. « Irrités de la mort d'un certain nombre d'entre eux, les soldats ne s'arrêtèrent que lorsque tous furent tués, la plupart à coups de baïonnettes. Aucun n'en sortit vivant. Il y a, nous assure-t-on, plusieurs centaines de morts (*Soir*, 24 mai). »

L'abbé Vidien fixe le chiffre à trois cents.

Le mercredi 24, les soldats occupent la place de la Bourse : « gare aux communeux du quartier qui s'aventurent en costume civil : ils sont reconnus, dénoncés, entourés, enlevés haut la main... Fusillez les prisonniers! Pas de quartier! A mort les pétroleurs!! crient les groupes affolés... Alors s'organise la chasse aux suspects : hommes et femmes, on arrête et on fusille sur place (*Jexiersky*). »

C'est là que ce jour-là « eurent lieu le plus grand nombre d'exécu-

tions. On attachait aux grilles ceux qui voulaient résister (*Français*). »

Aux mêmes heures, raconte la *Patrie*, « on arrêtait dans les environs de la place Vendôme, quarante-cinq femmes », et elle ajoute : « les casernes reçoivent tous les jours des troupeaux de leurs pareilles, qui n'y séjournent pas longtemps. Leurs assassinats, leurs empoisonnements, n'ont pas disposé la troupe à beaucoup d'indulgence pour elles. »

Sur la rive gauche, les « soldats débouchant par toutes les rues eurent bientôt acculé les communeux au nombre de sept à huit cents entre le Panthéon, la Bibliothèque Saint-Genève et l'église Saint-Etienne-du-Mont. Pas un seul insurgé n'a échappé au massacre (*Gaulois*). »

Vers une heure, un capitaine, nommé X..., à la tête d'une compagnie du 70^e, débouche de la rue du Vieux-Colombier, et pénètre dans le séminaire Saint-Sulpice où est installée une ambulance ; le chirurgien Faneau est tué dans le vestibule, puis 60 blessés sont massacrés dans leurs lits. Ce carnage aurait continué sans l'arrivée d'un capitaine de chasseurs qui y met un terme.

« J'ai vu », écrit à un journal belge, un gros négociant, « j'ai vu en tremblant d'indignation et de colère, fusiller des femmes, des enfants des vieillards : j'ai vu entrer dans des maisons, passer au fil de l'épée, indistinctement tous les habitants, jeter les cadavres par les croisées ; j'ai vu, de mes yeux vu, dans le quartier Rivoli, des soldats versaillais attiser eux-mêmes le feu, donnant à leur crime un semblant de justification en accusant les fédérés. »

« On ne se possède plus, on voit trouble. Les arrestations arbitraires se multiplient d'heure en heure.

— Pour un oui, pour un non, arrêté, fusillé! Nos soldats ne font plus de quartier. Ils massacrent sans pitié ceux qui leur tombent entre les mains (*Siècle*). »

« La fureur des représailles est à son comble. — Les gardes nationaux qui s'étaient réfugiés dans les maisons lorsque leurs camarades ont dû battre en retraite, sont tirés de leurs cachettes et fusillés à vu dans les rues (*Daily telegraph*). »

« Il y a des rues où des cadavres d'insurgés sont amoncelés. Il y en a dans presque toutes les maisons, où un grand nombre de blessés se sont réfugiés et sont morts isolément, privés des premiers secours (*Liberte*). »

« Au n° 27 de la rue Oudinot, gisaient le 26 Mai, les cadavres de cinquante deux personnes exécutées sommairement. — Beaucoup de femmes et d'enfants en bas âge ont été passés par les armes au Luxembourg, pour avoir tiré sur la troupe... Treize femmes viennent d'être fusillées, place Vendôme, après avoir été violées publiquement (*Times*, télégr. du 26). Ailleurs, le *Times* écrit : « Les Français sont en train d'écrire la plus triste page de leur histoire et de celle du monde... Le marquis de Gallifet escorte une colonie de prisonniers. Arrivé à l'Arc-de-Triomphe, il en fait sortir 82 des rangs et les fait fusiller. Puis vient un convoi de 20 pompiers également fusillés. Puis 12 femmes dont une de 70 ans. »

Gallifet le monstre, s'en paye! De temps en temps, il fait arrêter les pauvres bougres qu'il conduit à Versailles, pour éclairer les rangs.

Un journal de Versailles raconte les faits suivants qui se sont passés le dimanche 28 Mai :

« Sur plus de 2,000 fédérés, qu'on conduisait à Versailles, cent onze d'entre eux ont été fusillés dans les

fossés de Passy. Que ceux qui ont les cheveux blancs sortent des rangs ! dit le général Gallifet qui présidait à l'exécution — et le nombre des fédérés à tête blanchemonta à cent onze. » D'après ce journal, c'est parce qu'ils étaient contemporains de juin 48, que le général avait jugé bon de les faire fusiller.

La lutte s'achève, l'horrible grandit ! Le 28, « le général Lamirault s'empare des Buttes Chaumont et des hauteurs de Belleville. Les troupes exaspérées ne font pas de prisonniers. Massacre épouvantable ! Dix mille insurgés tués aux Buttes-Chaumont et au Père-Lachaise. — Les victimes du carnage qui a eu lieu à Belleville et aux Buttes-Chaumont, ont été déposées au cimetière de Charenton, on n'ose citer le chiffre de peur d'être accusé d'exagération. La plupart des cadavres portent des traces de blessures horribles, beaucoup sont mutilés (Siècle). »

Allons, malgré son courage le populo parisien est encore une fois foutu à cul ! ah, c'est qu'il y a eu bougrement de fautes commises !...

..

Outre les mitraillades faites illico, y a eu celles ordonnées par les cours martiales.

« Le nombre des insurgés tués (Agence télégraphique Reuter) ne sera probablement jamais connu. Dans les casernes près de l'Hôtel-de-Ville, toute l'après-midi (26), on a fusillé des défenseurs de la Commune. Après chaque décharge de chassepots, les voitures d'ambulance fermées approchaient et on y jetait les cadavres. »

C'est au Chatelet qu'on abatit le plus de besogne. On les amenait par fournées, — et par fournées on les fusillait à la caserne Lobau.

Le correspondant de l'Etoile belge

a vu de près une fournée de ces prisonniers. « Je les ai comptés, ils étaient au nombre de 28. Les portes s'ouvrent toutes grandes pour les laisser entrer et se referment aussitôt. Une minute n'était pas écoulée et je n'avais pas fait quatre pas qu'un feu de peloton terrible retentit à mes oreilles. On fusillait les 28 insurgés. Je ressentis une commotion qui me donna le vertige. Mais ce qui augmenta mon horreur, ce fut après le feu de peloton le retentissement successif des coups isolés qui devaient achever les victimes. »

Catulle Mendès, versaillais de la plus belle eau dit : « on amène les fédérés vingt par vingt ; on les condamne ; conduits sur la place les mains liées derrière le dos, on leur dit : *Tournez-vous*. A cent pas il y a une mitrailleuse ; ils tombent vingt par vingt. Méthode expéditive... Dans une cour, rue Saint-Denis, il y a une écurie remplie de cadavres. J'ai vu cela de mes propres yeux. »

« Dans le jardin du Luxembourg, dans le parc Monceaux, à la Tour Saint-Jacques, on avait creusé d'immenses fosses où l'on avait mis de la chaux vive ; les insurgés hommes et femmes, furent conduits ; là un feu de peloton part, un nuage de fumée s'élève... la fosse et la chaux s'entr'ouvrent et se referment sur leur proie (*Indépendance belge*). »

« Les détails font frissonner, on fusille toute la journée, l'on n'attend pas que les victimes soient mortes pour les jeter dans la fosse commune et les recouvrir de chaux vive (*Helvétie*). »

Dès le 27, le *Times* « évalue à plus de deux mille le nombre de personnes qui ont déjà été fusillées sur la rive gauche de la Seine seulement. Ce n'est évidemment qu'une petite partie du chiffre total. »

C'est au Luxembourg que le 28 au matin fut fusillé le docteur Tony Moilin. « La cour martiale qui la

veille l'avait condamné à mort voulut bien lui dire que le fait de s'être emparé de la mairie de son arrondissement dans la soirée du 18 Mars, le seul qu'on pût lui reprocher, avait en lui-même peu de gravité et ne méritait point la mort ; mais qu'il était un des chefs du parti socialiste, dangereux par ses talents, son caractère et son influence sur les masses, un de ces hommes enfin dont un gouvernement prudent et sage doit se débarrasser, lorsqu'il en trouve l'occasion légitime. »

« Il y eut quelques exécutions en masse qui furent très considérables, dit Maxime du Camp, un des plus dégoûtants lècheurs de sang, j'en puis citer deux avec certitude, et donner des chiffres exacts : le dimanche 28, dans la matinée, 148 insurgés furent extraits de Mazas où on les avait enfermés ; on les conduisit au cimetière du Père-Lachaise : on les divisa par escouades de dix, et on les fusilla. Ils se prirent par la main et crièrent : Vive la Commune ! Avant de mourir, trois d'entre eux se sauvèrent et cherchèrent à se cacher dans un terrain raviné qui s'ouvrait non loin de là ; ils furent repris et tués. »

« Le même jour et presque à la même heure, le chemin de ronde de la Petite-Roquette vit tomber 227 insurgés ; la plupart de ceux-là, me dit un témoin oculaire, furent pleurnichards et demandèrent grâce. »

« Quel jour cessèrent les massacres réguliers ? »

Le 31 Mai, « les cours martiales sont encore très actives et l'on affirme que 1,500 personnes en moyenne sont exécutées journellement (*Swiss Times*). »

D'après le *Moniteur universel* « les exécutions sommaires ont cessé le 2 juin, sauf en ce qui concerne les membres de la Commune, les incendiaires et les soldats dans les rangs des insurgés. »

Dans les premiers jours de juin, un journal publiait la note ci-dessous :

« Le bois de Boulogne est entièrement interdit à la circulation. Il est défendu d'y entrer à moins d'être accompagné d'un peloton de soldats — et encore bien plus d'en sortir. »

« C'est au bois de Boulogne que seront exécutés à l'avenir, les gens condamnés à la peine de mort par la cour martiale. Toutes les fois que le nombre des condamnés dépassera dix hommes, on remplacera par une mitrailleuse le peloton d'exécution. »

Une huitaine après seulement, le 16 juin, le *Journal officiel* déclarait que tout journal qui reproduirait cette note serait poursuivi — mais il se gardait bien de dire qu'elle était fautive !

Le 24 juin, l'*Helvétie* insère « que les fusillades en masse ne paraissent pas pas avoir cessé ; le 20 courront encore fusillé 148 insurgés au Père-Lachaise. » Le 27, elle ajoute que « de nouvelles fusillades ont été exécutées. » Un mois après l'entrée des Versaillais dans Paris :

..

Brouh, j'en ai assez nom de dieu, de me ballader dans cette mer de sang ! Je l'ai déclaré foutre, je n'ai relevé que les machines les plus abominables, laissant de côté bien des horreurs.

J'ai rien dit de ce qu'on pourrait appeler les bricoles, les incidents de la bataille : le vol, le viol, les exécutions d'inconnus.

Des erreurs de personnes, y en a eu des centaines : Vallès a été fusillé une demi-douzaine de fois, ainsi que Ferre, que Vartin et bien d'autres, hélas !

Touzé, acteur du Chatelet, jouait

souvent des rôles militaires; on trouve chez lui une culotte rouge: fusillé!

Une jeune femme et son enfant de deux à trois ans sont fusillés on croyait fusiller Mme la Cécila et son gosse, — qui n'étaient même pas à Paris!

Des faits épouvantables, on en pourrait citer jusqu'à demain, faut s'arrêter, nom de dieu, car le cœur se soulève de dégoût!

Maintenant parlons un brin de cette armée qui a si bien ensanglanté Paris.

Ou l'a-t-on dénichée? Elle était prisonnière en Allemagne; pour mitrailler Paris, Bismark l'a rendue à Thiers. Les pauvres troupes arrivaient la rage et l'humiliation au cœur; les richards n'ont pas eu de peine à leur monter le bourrichon et à les jeter comme des enragés sur les fédérés.

Sont-ils Coupables? Non! Coupables d'ignorance, tout au plus. Le Père Peinard en connaît qui s'en veulent à mort de s'être laissés transformer en bourreaux: à la Prochaine c'est pas du côté des Versaillais qu'ils seront!

Les vrais responsables, c'est tous les Jean-foutres de l'Assemblée Nationale, du plus radical au plus réac: de Louis Blanc à Thiers; c'est aussi les richards, les proprios: la grande fripouillerie, en un mot!

Aussi fallait voir comme ils faisaient des mamours à l'Armée. Les grandes dames de la haute, réfugiées à Versailles, servaient de matelas aux officiers, soules du sang des Communeux!...

Thiers a eu raison, cette armée « était la plus belle armée que la France ait jamais eu! »

C'est le plus beau crachat qu'on puisse foutre sur la trogne de tous ceux qui ont pris part aux Mitrailades!



NOUVELLES BASTILLES

Pauvres fourneaux, qui gobez qu'en foutant à bas la vieille Bastille les gas de 89 ont démoli toutes les infernales bicoques où on torture les bons bougres! — Le Père Peinard vous souhaite la veine de ne jamais aller faire une triste ballade, contre votre gré, dans les prisons républicaines.

Vous y apprendriez, nom de dieu, à regretter la Bastille de Louis XVI, qui, somme toute malgré les histoires de grand-mères, dont on nous a rasés, était tenue proprement. Les prisonniers, (tous des richards à vrai dire), y gueulettonnaient ferme.

C'est bien autre chose quand on se frotte aux prisons républicaines! Malheur aux pauvres copains qui entrent là-dedans, surtout s'ils sont des types à poil, foutus dedans comme anarchos ou quelque chose de pareil. Ils en voient de dures, mille bombes!

Louise Michel et Tennevin en font, à l'heure actuelle une sacrée expérience.



Elle n'est pas morte, foutre!!!

Ils étaient à Saint-Etienne. « Qu'en foutre ? » S'est dit l'enjuponné chargé de les instruire.

On les lui avait expédié de Paris; pour s'en débarrasser, il les embarque à Vienne. Là, on va les emberlificotter dans le procès qu'on mijote contre les copains.

Ah, sacré pétard, je ne les vois pas blancs! D'autant plus qu'ils ne sont pas seuls; y a une vingtaine de zigues sous les verrous, ils vont passer en condamnation tous ensemble et les enjuponnés s'arrangeront de manière à les fader bougrement.

Mais tout ça n'est rien. Les Jean-foutres de la Haute ont des ennemis entre les pattes; pourquoi jouer avec eux comme un chat avec une souris?

Car c'est à ça qu'il s'amuse les salops. C'en est ignoble, mille bombes. On les tient bouclés, sans leur endurer le plus petit relâchement. Dans la prison ou on les a foutus y a de la pourriture en quantité, la vermine y grouille.

Certes un poux n'est guère plus dégoutant qu'un enjuponné, mais tonnerre, c'est assez d'avoir affaire aux uns! Les pauvres aminches qu'on avait arrêtés et qui ont été mis en liberté étaient totalement couverts... pas d'enjuponnés... de poux!

Comme faut être rosses jusqu'au bout, les ronds de cuir empêchent qu'on apporte aux copains du bouillottage de dehors, et même pendant les huit ou dix premiers jours on a refusé de recevoir pour eux les quelques pièces de quarante

sous, qu'apportaient les bons bougres de l'endroit.

Plus dégueulasse encore, nom d'un foutre! On ne voulait pas laisser entrer du linge propre! Dam, fallait bien que les concurrents des enjuponnés prennent complètement possession des pauvres gas....

Les compagnes qui demandaient à voir leurs maris... Faut voir comme elles étaient reçues, oh, là là! on n'a pas idée de ça; on les envoyait bouler avec perte et fracas.

Et pendant qu'on accumule toutes les crapuleries possibles sur le casaquin de bons bougres, le duc d'Orléans est à Clairvaux.... Il gueuletonne ferme; il reçoit trente-six visites par jour; le directeur lui lèche le cul, — au total il est le grand maître dans la prison.

Comme quoi l'Egalité devant la loi est une grande couillonnade inventée pour nous faire prendre les filous pour des bons bougres!



UN FLANCHE A DE MOLTKE

Je me suis appuyé le discours débité l'autre jour par de Moltke à l'Aquarium allemand. Cette vieille crapule a peloté les bouffe-galette, afin de les décider à voter quelques douzaines de millions pour les fourbis militaires.

Ah mille bombes, le bandit n'a pas tourné autour du pot. Il a foutu

au rancard les rengaines patriotiques et a dit carrément de quoi il retourne:

« Faut pas s'épater, scrogneugnieu, c'est pas pour estrangouiller la France qu'on veut augmenter l'armée... Mille culottes de peau, sommes en famille ici, foutre! Nous avons tous du foin dans nos bottes. On peut parler carrément, donc....

« Faut ouvrir l'œil, scrogneugnieu; les pékins d'ouvriers s'avisent de nous emmerder... Les princes et les gouvernants cherchent la guerre, qu'on dit? Pas vrai, foutre... couillonnade cela!... Ce qu'ils cherchent, les princes et les gouvernants, c'est à bien vivre... Et nous aussi, tonnerre! Faire la noce, boulotter ferme, y a que ça de vrai... chercheurs pas la guerre nous!...

« Mais y a un hic, ces sacrés ouvriers font de la rouspétance, ça les emmerde de nous voir gueuletonner... Les crapules, y cherchent par un coup de chambard à nous foutre en l'air, afin de vivre eux-mêmes pas à leur aise...

« Horrible scrogneugnieu! Pour éviter ça, faut les fusiller! Pour les fusiller, faut augmenter l'armée!... Cré pétard, sommes ici tous princes ou proprios, richards ou patrons... Sommes en famille conséquemment... ayons l'œil sur notre Saint-frusquin; votons les millions que je vous réclame... conséquemment, c'est pas nous qui casquons. Le populo est bonne tête... Il n'est rosse que par moments... il financera sans faire de magnés... Faut être roublards, scrogneugnieu; bon truc, garantir notre belle galette et nos domaines contre les socialos sans vider le porte-braise!... »

Hein les aminches, il est réussi le flanche à de Moltke? Jusqu'ici les Jean-foutres de la haute avaient

finassé bougrement et nous raiaient avec un tas de gnôleries sur la Pairie, les frontières et toute la sacrée kyrielle.

Aujourd'hui, nom de dieu, c'est plus ça!... Les salops comprennent que c'est tout l'heure de finasser. Partout les bons bougres se rebiffent, les balivernes patriotiques ne sont plus de saison...

Augmentez vos armées, sacrés cochons! Un jour viendra où les pauvres bougres enrégimentés feront de la rouspétance comme les frères et amis. Au lieu de tirer sur le populo, ils lèveront la crosse en l'air... et la feront de toutes leurs forces, tomber sur la trogne à de Moltke!

LES VRAIS TUEURS

Arrivée à Paris comme bonne, Marie Gagnol avait vite soupé du métier. Gentille fille, elle s'était mise à faire la noce... C'est moins dur que de turbiner!

Y a une quinzaine environ, on la trouvait aux trois quarts assassinée dans sa chambre. La pauvre tyresse avait la tête en marmelade et était bougrement bas.

On la porte à l'hôpital, on la soigne, croyant à chaque instant la voir tourner l'œil... Pas vrai! Au bout de huit jours elle n'a pas envie de mourir, elle va mieux; s'il n'arrive pas d'ancroche elle se rebu-tru sur pied.

Hélas, les ancroches arrivent! — Pourquoi?... Parce que les plus terribles tueurs ne sont pas les chourineurs qui esourbissent les femmes dans leur pieu, ou estrangouillent les passants aux coins des rues.

Y en a d'autres, nom de dieu, en quantité! Et bougrement plus dangereux. D'autant plus dangereux,

foutre, qu'ils assassinent par mé- tier, protégés par la vieille garce de société, qui fait à ces salops tout plein de mamours.

« Marie Gagnol va mieux, elle est à nous!... » Et comme des goules, les juges sautent sur le lit de la malheureuse, la martyrisent des heures et des heures. Ils emploient cinquante mille trucs pour lui faire dire un mot, le nom de son assassin.

« Lui ne m'a pas tuée.... c'est vous qui m'assassinez! » qu'elle leur eut craché à la gueule, si elle avait pu parler.

« Ah, c'est comme ça! Tu ne veux rien dire. Attends, puisque tu ne veux pas ouvrir la bouche, on va t'ouvrir la tête illico. »

En effet, les juges vont chercher du renfort. Ils ramènent les chirurgiens, autre espèce de chourineurs qui travaillent à charcuter le pauvre monde. Faut voir leur joie, quand rapplique dans leur turne, l'Hospice, un beau sujet!

Pour faire un beau sujet, faut être pauvre, avoir une maladie rare ou être érabouillé d'horrible façon, — ou bien encore avoir été un peu assassiné, comme Marie Gagnol.

Donc les juges vont trouver les chirurgiens et les décident vite. Sans perdre une minute, ceux-ci se foutent à la besogne, ouvrent la caboche de la pauvre fille, charcutent tant et si bien... que douze heures après, la malheureuse cassait sa pipe!

Assassinée deux fois, voilà quel a été son sort!



UN SINGE NANTAIS

Les patrons sont partout bougrement rosses. Pour eux les pauvres

bougres ne sont considérés qu'autant qu'ils triment dur et taisent leur bec. Le prolo à leur avis n'est pas un homme, c'est une bête de somme qui doit tout endurer sans se rebiffer.

A Nantes y en a un qui dégotte ses pareils; il a une fabrique dans le Quartier Launay. Quoi que ça, nom de dieu, les copains n'ont qu'à ouvrir l'œil pour trouver dans leur patelin un bagne aussi infect que celui en question.

S'agit pas de flanôcher dans la boîte, sans quoi gare! Si le singe n'est pas là, y a le contre-coup, un salop qui fait du zèle; le cochon, il ne s'en prive pas de gueuler après les copains.

Le patron, une Sainte-Nitouche à qui les cafards foutraient un pain à cacher sans confession, est un rude paillard, sous ses airs de jésuite.

Il emploie des femmes, et turellement les gonzesses, mariées ou pas, qui lui tapent dans l'œil, faut qu'elles subissent ses fantaisies, — ou bien elles se fouillent pour du turbin. Quelle crapule, nom de dieu!

Et dire, sacré pétard, qu'on nous renгалne à perpète que dans l'ancien temps les seigneurs avaient le droit de se payer toutes les girondes filles du populo, mais que, depuis 89 c'est plus ça.

La belle blague! Les singes ont pris la place des seigneurs, — c'est kif-kif bourriquo...

Jamais en retard le galeux du quartier Launay pour emmerder son monde et prouver aux types qui bûchent dans son bagne qu'il est le maître. Jugez-en, par l'histoire que je colle ci-dessous:

L'autre semaine, un de ses vieux ouvriers casse sa pipe. Dam, les copains, comme en pareil cas, par-

lent de foutre chacun quelque sous pour acheter une couronne et aller à l'enterrement du pauvre gas.

« On vous en foutra des enterrements, fait le singe, je ne veux pas que vous quittiez le travail... Il s'enterrera bien tout seul... Vous m'emmerdez avec vos bricoles... Allez au diable, et le premier qui sort de l'atelier je le fouts à la porte comme un chien... »

Y a des bons bougres partout, nom de dieu, malgré l'ordre du singe, beaucoup de copains sont allés à l'enterrement. Pas besoin de dire qu'ils ont reçu leur sac.

Ce cochon de patron à l'air de ne pas savoir que les galeux peuvent casser leur pipe, aussi facilement qu'un ouvrier. Son heure viendra, nom de dieu, d'être bouclé dans la boîte à dominos...

Ce jour-là, mille bombes, on rigolera ferme dans son bagne...

Toutefois, j'aime mieux espérer que la Sociale viendra avant, de sorte qu'il pourrait bien, avant de devenir une charogne mangée aux vers... être passé à tabac dar-dar par quelques zigues d'attaque!

EN PROVINCE

Troyes. — A l'occase du 1^{er} mai, y a eu une vingtaine d'arrestations. A ça, rien à dire, ces chameaux-là font leur métier en foutant les bons bougres dedans.

Y a eu plus raide que ça, nom de dieu! Parmi les types bloqués y avait Pannetier; un sien copain se dit: « Je vas aller le réclamer. »

De ce pas, il va à la boîte: « Réclamer Pannetier, qu'on lui fait, vous n'avez pas d'aplomb!... C'est un crime ça; au bloc et vive-ment... »

Et illico on agrippe le zigue, on le boucle, on le fait passer en jugement et on lui colle un mois de prison et cinquante francs d'amende pour avoir osé réclamer Pannetier à la police!!

Quand a Pannetier on l'a foutu en liberté sans jugement après huit jours de prévention.

Nom de dieu, je crois bien que ce coup-là est le comble de l'injustice bourgeoise.

Sedan. — Baicry, un peinar à la redresse, fait toujours des siennes, en voilà un nom d'un foutre, qui donne du fil à retordre aux légumeux de l'endroit.

Samedi dernier, les roussins l'ont arrêté pour collage de placards manuscrits sur papier blanc. On l'a foutu au violon et il va passer un de ces quatre matins en correctionnelle.

Bonne besogne, mille bombes, que la sienne!

CHOUETTES BOUQUINS

Ces temps derniers il a paru quelques bouquins bougrement galbeux. L'emmerdant, c'est qu'ils coûtent trop cher; le populo n'a pas la galette pour les acheter..., ni le temps pour les lire.

Biribi, par Georges Darien (1) est un des bons: c'est l'histoire d'un Parigot, tête brûlée qui a fugué en plan sa famille et s'est engagé. Pour mâter le gas, et sous prétexte qu'il est une forte tête, les chefs l'expédient aux compagnies de discipline, à Biribi! Là, nom de dieu, il en endure de toutes sortes....

(1) Edité par A. Savine, 12, rue des Pyramides. Prix: 3 fr. 30.

VARIÉTÉS

C'est cette vie que Darien raconte, — la sienne un peu, — car on sent que le pauvre bougre y est passé.....

Aussi foutre, faut voir comme c'est écrit. Les phrases ne sont pas bichonnées comme des catins de la haute, la pommade et le maquillage sont de sortie. Pas besoin de se casser la tête pour comprendre....., c'est nature!

Dam, ça vous empoigne et vous secoue..... Rigolez, si vous voulez, les aminches : le Père Peinard n'a pas la larme facile; eh bien, nom de dieu, il y est allé de la sienne!..

N'allez pas croire pour ça que c'est un bouquin de petite fille, pleurnichard en diable, non. C'est plein de nerf, milles bombes; écoutez parler deux copains, la veille d'un conseil de guerre : «... Allons, mon vieux, ne te fais pas de bile, va; ça n'en vaut pas la peine tout ça. Nous retournerons à Paris, malgré eux, les crapules! Et nous irons voir s'il y a encore de la place dans un jardin de la rue des Rosiers, où l'on colle autre chose que des espaliers, le long des murs. »

Ce qu'on y colle à ces murs, c'est les généraux... Y en a déjà eu deux. Clément Thomas et Lecomte.....

Quel malheur que ce bouquin ne puisse être foutu dans les pattes de toutes les mères : du coup y aurait plus d'armée! Sur, les gendarmes pourraient rapliquer en bande pour chercher les conscrits. Les mères se foutraient en travers et faudrait les tuer d'abord pour amener les gas à la caserne.

Biribi est le plus terrible coup de surin qui ait encore été lancé au métier militaire; y a pas, nom de dieu, à le lire ça vous fait froid dans le dos. Chacun pense avec frayeur : « Brouh, dire que j'aurais pu..... ou que je peux, passer par là! »

M. DUGOURDEAU A LA RECHERCHE DU MEILLEUR DES GOUVERNEMENTS. (n° 21)

Eh, les aminches, vous devez vous demander ce qu'est devenu Dugourdeau. Nous l'avons laissé en Italie, et dam, il aurait bien pu arriver un avaro à notre sacré type au moment du 1^{er} Mai, — de sorte, nom de dieu, que le Père Peinard n'aurait pu vous continuer son histoire.

Heureusement il n'en a rien été. Quand nous l'avons quitté il menait à Rome une vie de Polichinelle, piloté par une petite crapule de ratichon. Ils menaient la vie joyeuse les deux types...

Un jour se balladant tous deux sur un des chouettes boulevards de là-bas, Dugourdeau reçoit sur l'épaule un coup de manche d'ombrelle :

+ Enfin!... C'était Henriette.

— C'est vous... toi!... quel heureux hasard? bafouille Dugourdeau aussi emmerdé qu'ahuri.

— Ah, tu ne m'attendais pas, répondit ironiquement la gosse. Il faut à ces messieurs des jeunes filles neuves pour s'en amuser et les fiche en plan, une fois enceintes.

Enceinte! Ce mot frappa Dugourdeau au cœur. Il en devint pâle d'épouvante.

Quant à Fessarini, voyant que l'explique devenait orageuse, il avait en founard fait quelques pas en arrière, tout en continuant à reluquer Henriette qui lui paraissait un morceau bougrement chouette, qu'on aurait plaisir à se mettre sous la dent.

— Je t'assure, bafouilla Dugourdeau, y a pas de ma faute; j'ai été

obligé de fuir à la hâte pour mettre ma vie en sûreté.

Il ne savait plus ce qu'il disait. Fessarini, auquel il jeta un regard désespéré, se décida à intervenir : il jactait le français comme un paninois, cet animal-là. Avec une onction toute bondieusarde, il s'efforça de calmer la môme.

Celle-ci commença par l'envoyer dinguer, mais comme en fin de compte, elle avait besoin de Dugourdeau, elle finit par s'apaiser un peu.

En effet, elle n'était pas dans une situation brillante. Après le départ de Dugourdeau, le patron de l'hôtel était tombé sur elle et, pour casquer, elle avait dû bazarder les diverses bricoles que son amant lui avait données. Pas mèche de rentrer à la boîte où, quelques jours auparavant, elle turbinait; les patrons, de sales types, qui se foutaient tous les dimanches, à l'église, des indigestions de pain à cacheter, n'avaient pas même voulu la recevoir. Avec cela, elle croyait bien avoir un polichinelle dans le tiroir. Que faire? nom de dieu! que faire? Heureusement, de la vente de ses bricoles, il lui restait quelques thunes. Elle se rappelait que Dugourdeau devait aller à Rome toucher de la galette; ça, elle en était sûre : elle avait vu elle-même les papiers, et finaude en diable, — on ne sait pas ce qui peut arriver, — elle avait collé dans sa tête le nom et l'adresse du notaire.

Elle ne fit ni une ni deux : elle partit pour l'Italie dans un wagon de troisième, décidée à revenir avec Dugourdeau qui l'aiderait à élever le gosse, ou à foutre à son volage amant un flacon de vitriol par la gueule.

L'amour assaisonné de vitriol c'est absolument trou du cul, je le veux bien, chacun devant être libre de disposer de sa petite personne;

mais il n'en est pas moins vrai que notre cochonne de société, où les faibles sont écrasés sans pitié, fait aux pauvres filles une vie telle qu'elles n'ont d'autre ressource pour ne pas crever de misère que de s'accrocher aux fesses du premier venu qui aura couché un jour avec elles; surtout si celui-là leur a collé un môme qu'elles seront obligées de nourrir.

Henriette finit donc par se rendre aux raisons de Fessarini. Elle accompagna Dugourdeau à son hôtel, escortée du ratichon qui profita d'un moment où elle ne pouvait l'entendre pour chuchoter à notre type :

(A suivre)



Petite Poste. — M. Mirepoix. — W. Flixecourt. — B. Arest. — D. Blanzzy. — C. Thizy. — F. Amiens. — M. Agen. — D. Saint-Michel. — H. Chambert. — G. Orléans. — M. Bourges. — D. Revin. — B. Sedan. — L. Mustapha. — D. Montceau. — U. et M. Nantes. — M. Béziers. — I. St-Maixent, reçu galette, merci. — T. Saint-Quentin, reçu tout.

Les copains dont l'abonnement est terminé, le Père Peinard compte sur vous pour abouler la braise au plus tôt.

Pour toutes les insertions que les camaros voudraient faire coller dans le numéro de la semaine, y a que jusqu'au mercredi matin. Plus tard, ça serait dans le scian.

Bons bougres, lisez tous les Dimanches

LE PÈRE PEINARD

Sous ce titre, chaque semaine le gniaff-journaloux, publie ses réflexes où il ne mâche pas leurs vérités aux jean-foutres de gouvernants et de patrons.

Le numéro contient seize pages de tartines et dessins et coûte deux ronds.

EN VENTE A PARIS chez tous les libraires et dans tous les kiosques. Pour la vente en gros, s'adresser au *Petit Parisien*, 11, rue du Croissant.

DÉPOSITAIRES DU PÈRE PEINARD

Saint-Michel, Delacourt.
Guise, Mme Moreau.
Sedan, Baiery, 44, rue du Fond-de-Givonne.
Revin, Badré Mauguière.
Pamiers, Marcelin Rouaix.
Troyes, Pannetier, 2, rue du Petit-Credo.
Marseille, Marius Gauchon, kiosque du cours Belzunce.
Berre, Rostaing.
Angoulême, kiosque du champ de foire.
Bordeaux, Mme Maury, 4, place Intérieure-d'Aquitaine.
Palange, 1, rue Saint-Sernin.
Arest, Balzagette.
Grenoble, Pelay, rue Très-Cloître.
Roanne, Bertranche, rue de Clermont.
La Massadière, Murgue Pierre.
Orléans, V. Guérin, 13, rue Royale.
Agen, Davasse, grd. boul. de la République.
Angers, dans tous les kiosques et tabacs.
Armentières, Malfoy, rue d'Ypres.
Lille, Hayard, rue des Arts.
Cambrai, Meert, aven. de la Gare.

Lyon, Bernard, 96, rue Moncey. — Mamez, 24, rue Saint Cyr, Vaise.

Thizy, Chabas, place du Marché-au-Légumes.

Tarare, Nottin, libraire.

Montceau-les-Mines, Desalle, rue Centrale.

Blanzay, Dumilieu.

Fresseneville, Vidcoq.

Flixecourt, Wasse Duchaussoy.

Avignon, Nouveau Bazar, place du Portail-Matheron.

Véron, Mme Chassediou.

CHANSONS AVEC MUSIQUE

Le Père Peinard au Populo.

Y a rien de changé.

La mort d'un brave.

Les grands principes, je m'assois dessus !

Faut plus d'gouvernement.

Le Chant des Peinards.

L'Internationale.

Le droit de l'existence.

DEUX RONDS CHAQUE, adresser les demandes au PÈRE PEINARD,

L'Imprimeur-Gérant : FAUGOUX.

Imp. spéciale du Père Peinard,
120, rue Lafayette, Paris.